



Directrice de la publication

**Anita Izcovich**

Responsable éditoriale

**Nadine Naïtali**

Comité éditorial

**Françoise Babeau**

**Roseline Dantan**

**Olivia Dauverchain**

**Francis Dombret**

**Jacques Gayard**

**Stéphanie Le Blan**

**Anne Meunier**

**Thérèse Thévenard**

Maquette

**Jérôme Laffay**

Mise en pages

**Isabelle Calas**



## sommaire du n° 51, avril 2010

5 Mireille Scemama Erdös : Introduction

Séminaire Champ lacanien 2009-2010 :  
Actualité du surmoi

11 Wanda Dabrowski : Le surmoi et le désir

17 Jean-Jacques Gorog : Le surmoi freudien composite  
et la jouissance selon Lacan

Cartels : Psychanalyse avec les enfants

27 Dimitra Kolonia : La question du nom dans la cure d'un enfant

33 Patricia Gavilanes : Animalité et psychose infantile

38 Nadine Naïtali : Ces voix que les enfants disent entendre

REP : Réseau enfants et psychanalyse

49 Daisy Marie Selin : Le diagnostic de structure clinique chez l'enfant

Chronique

*Petits riens*

55 Claude Léger





# Mireille Scemama Erdös

## Introduction

« Aimons donc, aimons donc !  
De l'heure fugitive, Hâtons-nous, jouissons ! »

Alphonse de Lamartine,  
« Le lac », dans *Méditations poétiques*, 1820.

« On se rencontrait certains soirs dans mon appartement, on discutait selon certaines règles, on s'efforçait de s'orienter dans ce domaine de recherche déconcertant de nouveauté. » C'est ainsi que Freud <sup>1</sup> propose en 1902 à ceux qui le suivent une structure de travail.

Le 18 mars 1980, Lacan à son tour s'adresse à ses élèves : « Allez-y. Mettez-vous à plusieurs, collez-vous ensemble le temps qu'il faut pour faire quelque chose, et puis dissolvez-vous après pour faire autre chose. »

Pour Lacan, dès l'« Acte de fondation » de l'EFP en 1964, le cartel est un organe de base de l'École qui a pour fonction de mettre au travail les questions de chacun concernant la psychanalyse. En 1980, il en affine la formalisation <sup>2</sup> : « Quatre se choisissent, pour poursuivre un travail qui doit avoir son produit [...] [Il convient de souligner] : produit propre à chacun, et non collectif ». Ce « quelque chose » dont nous parle Lacan est un produit propre à chacun. Le cartel est non pas une structure d'enseignement mais une élaboration. Travail de chacun, ce qui n'empêche pas la mise en commun.

La soirée des cartels est une modalité de cette mise en commun du travail de chacun qui permet la transmission et l'échange. Dans

1. S. Freud, « Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique », chapitre II, dans *Cinq leçons sur la psychanalyse*, Paris, Payot, 1966.

2. J. Lacan, « D'Écolage », *Omnicar?*, n° 20-21, 1980, p. 14-16.

ce numéro, vous trouverez l'intégralité des trois interventions qui ont animé la soirée des cartels du 12 février à Paris.

Dans son livre *Lacan, l'inconscient réinventé*<sup>3</sup>, Colette Soler consacre un chapitre sur « Les noms de l'identité », dont le nom patronymique. Dimitra Kolonia, quant à elle, se questionne et nous questionne, à partir du matériel clinique détaillé de cinq séances d'un petit garçon de 7 ans suivi en CMPP, sur l'usage que fait l'enfant du nom de son thérapeute, de l'utilisation de ce nom dans une construction et de son incidence dans le passage à l'écriture.

Lacan a forgé l'ordre imaginaire à partir de l'éthologie animale, car ce qui guide l'animal c'est l'image. Le travail de Patricia Gavilanes, « Animalité et psychose infantile », est une interrogation sur le « se faire animal », c'est-à-dire l'absence de médiation symbolique, à partir d'observations cliniques d'enfants autistes dans un hôpital de jour.

Nadine Naïtali interroge le statut des voix chez l'enfant. Après un rappel théorique des avancées de Freud et de Lacan sur cette question, elle va distinguer par deux exemples cliniques la voix surmoïque de l'hallucination. Par son questionnement, elle rejoint le thème du séminaire Champ lacanien 2009-2010. Deux textes en sont issus.

Désir et jouissance du surmoi ne font pas toujours bon ménage. La clinique en témoigne. Wanda Dabrowski suit les cheminements de Freud et de Lacan afin de développer comment « prendre en compte ce que la parole ne dit pas, à savoir la jouissance ».

Jean-Jacques Gorog nous propose un travail en continuité avec ce qu'il avait présenté l'an passé sur la distinction entre surmoi et idéal du moi. À partir du titre du chapitre « Le surmoi (idéal du moi) » de « Le moi et le ça » de Freud, il va saisir la nouveauté du surmoi chez Lacan, surmoi qui s'ordonne des commandements de la parole, surmoi qui dit « Jouis ». Statut de la voix que l'on peut rapprocher des remarques sur les monosyllabes anglaises (top, bip), qui envahissent le discours actuel, de Claude Léger dans sa chronique, avec son regard curieux et pertinent sur le monde qu'il met en relation avec l'histoire de la psychanalyse.

3. C. Soler, *Lacan, l'inconscient réinventé*, Paris, PUF, 2009, p. 92.

Le REP est au travail et il produit ! Dans ce cadre, Daisy Marie Selin questionne la marque du signifiant chez le sujet autiste, point qui permet d'affiner le diagnostic entre autisme et psychose infantile.

Eh bien, voilà pour ce numéro d'avril, dont je dirai que c'est *L'Éveil du printemps* ! Petit clin d'œil pour vous rappeler que cette pièce, que Freud commenta <sup>4</sup>, se joue actuellement au théâtre <sup>5</sup>.

Bonne lecture.

4. Intervention à la Société française psychologique du mercredi, Vienne, 1907.

5. Théâtre de la Colline.



# Séminaire Champ lacanien 2009-2010

---

Actualité du surmoi



# Wanda Dabrowski

## Le surmoi et le désir \*

En guise d'introduction, je partirai de ce que Lacan annonce de façon assez étonnante dans la séance du 10 mars 1971 du *Séminaire XVIII* : « La seule chose dont je n'ai jamais traité, c'est du surmoi <sup>1</sup>. » Or les questions relatives à cette instance psychique découverte par Freud traversent tout son enseignement. Ce qu'il nous dit là indique peut-être un réel, le surmoi constituant dans l'expérience une butée ne permettant pas d'envisager la disparition de ses effets mais plutôt une réduction. Dans le *Séminaire XXIV* – à la séance du 8 février 1977 –, Lacan identifie le surmoi à une « force démoniaque » : « Quelle est cette force démoniaque qui pousse à dire quelque chose, autrement dit à enseigner, c'est ce sur quoi j'en arrive à me dire que c'est ça le surmoi <sup>2</sup>. » Au-delà de Freud, le surmoi se trouve ainsi dissocié radicalement de l'idéal du moi, dont la visée serait d'en finir avec le symbolique, « autrement dit de ne rien dire ». L'être de langage est habité par cette exigence surmoïque, cet impossible à dire qui nous fait parler.

Le sujet ne cherche pas son bien, et Freud a dégagé qu'il y a une jouissance au-delà du principe de plaisir qui le captive, ce sujet, en opposition avec ses intentions ; la « leçon » de l'inconscient, c'est que le sujet veut du bien et il trouve le « mal-heur » et qu'il peut jouir de ce qui le fait souffrir. C'est le surmoi qui obligerait à ce « contre soi-même » qui interdit le désir mais en même temps le véhicule. Le surmoi organise les rapports du sujet à l'Autre mais au nom d'une jouissance qu'il ne faudrait pas pour le désir, situant son effet dans

\* Intervention au séminaire du Champ lacanien, Paris, 26 novembre 2009.

1. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Seuil, 2006, p. 90.

2. J. Lacan, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, séminaire inédit, leçon du 8 février 1977.

l'antinomie qu'il y a entre le désir, fondé sur la loi, et la jouissance, qui ne se soumet que partiellement à la loi.

Avant de déplier plus cette relation paradoxale du surmoi et du désir, je vous propose quelques éléments cliniques.

Il s'agit d'un homme de 36 ans, que je reçois depuis peu de temps. Sa plainte massive porte sur une « dépression » qui l'empêche de travailler et de tenir sa place auprès de son épouse et de son jeune fils. Il se dit triste, angoissé, fatigué, vivant le peu qu'il a à assumer comme une contrainte ; le désir a déserté sa vie. Cet état, il ne cesse de le dire, est en contraste complet avec ce qu'il était « avant », c'est-à-dire gai, plein d'entrain, aimant festoyer et faire rire : « J'étais heureux, insouciant. ».

Les entretiens restent centrés sur ce sentiment de dérégulation, sur sa plainte et sa demande, voire sa revendication de soulagement immédiat ; il ne comprend pas pourquoi les médicaments « anti-dépresseurs » sont à ce point inefficaces !

Alors qu'il évoque avec regret sa vie de jeune homme très libre où ce qui était important était de « faire la fête avec les copains, attendre le vendredi pour s'enivrer, rencontrer des filles », tandis que sa vie se trouve maintenant enfermée dans les contraintes, je risquerai un « Mais quelle contrainte d'attendre le vendredi pour faire toujours la même chose, la fête ! ».

Surpris, il dira qu'il ne s'est jamais posé de questions, que son égoïsme l'a empêché de tenir compte des autres et que c'est la rencontre de sa femme qui lui a permis de « se ranger », d'entreprendre une formation et de « fonder une famille », avec cette précision : « Ma femme m'a menotté. » L'interprétation a porté sur la dimension de jouissance que recèle la contrainte, laissant apparaître ce qui peut être considéré comme une figure imaginaire du surmoi. Sans présumer du devenir de ces entretiens, je dirai qu'il s'agit pour cet homme d'engager sa responsabilité de sujet qui lui donnerait chance de sortir de cette jouissance, non sans le désir, qui en est d'abord la condition.

Le sentiment de culpabilité inconscient est, dit Freud, ce qui fait que le sujet se sent malade et qu'il trouve sa satisfaction dans la souffrance, ce qui indique qu'il ne peut accéder à la jouissance comme interdite que dans le déplaisir.



Dans « Radiophonie », Lacan évoque les conséquences du fait que l'inconscient ne peut inscrire aucune jouissance du rapport sexuel, qu'il n'inscrit que la jouissance coupée. « Car l'inconscient joue aussi bien d'un autre sens : soit à partir de l'impossibilité dont le sexe s'inscrit dans l'inconscient, à maintenir comme désirable la loi dont se connote l'impuissance à jouir <sup>3</sup>. »

L'incidence du langage fait de l'humain un animal malade, il y a un double défaut de la jouissance, manque à jouir et inappropriation, elle manque à faire rapport, elle est celle « qu'il ne faudrait pas ». C'est à partir de là que Lacan situe le surmoi comme impératif de jouissance, qui commande de façon féroce – « Jouis <sup>4</sup> ! ». Le surmoi ne se réduit pas à une « instance morale » pacificatrice pour le sujet, ce n'est pas l'idéal du moi. Lacan a resitué le surmoi selon deux pôles, celui du signifiant et celui de la jouissance. Le premier réfère à l'accrochage du surmoi à l'Autre, aux signifiants de l'Autre ; le second à la contrainte, au sadisme, c'est-à-dire à la jouissance.

Dès son premier séminaire, Lacan pose le surmoi comme « une loi dépourvue de sens, mais qui pourtant ne se supporte que du langage <sup>5</sup> ». C'est là l'origine « archaïque » du surmoi ; qu'il soit dépourvu de sens correspond à la définition du signifiant, qui est de ne rien signifier. La constitution du sujet dans le signifiant au champ de l'Autre emporte des conséquences, dont celle-ci fondamentale que Lacan indique ainsi dans le séminaire *L'Éthique de la psychanalyse* : « [...] le commandement qui devait mener à la vie s'est trouvé mener à la mort, car la Chose, trouvant l'occasion m'a séduit grâce au commandement, et par lui, m'a fait désir de mort <sup>6</sup> ».

La division est là à l'origine, dans cette entrée dans le signifiant de l'Autre, entrée par amour, mais au prix de la perte de la jouissance du signifiant unaire ; c'est alors non plus jouissance mais halte à la jouissance.

Le surmoi, pour Lacan, dans sa constitution se détacherait de la fonction symbolique supportant la loi, Nom-du-Père, avec la

3. J. Lacan, « Radiophonie », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 439.

4. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 10.

5. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre I, Les Écrits techniques de Freud*, Paris, Seuil, 1975, p. 9.

6. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, p. 101.

substitution de la loi au désir de la mère, conservant son adhérence à la contrainte de jouissance.

C'est ce qui lui donne son caractère insensé, de pur impératif, de tyrannie, sous l'emprise de la pulsion de mort. Freud avait déjà émis l'hypothèse, dans *Inhibition, symptôme et angoisse*, que le surmoi se situe à la limite qui sépare le refoulement originaire du refoulement après coup. C'est ce qu'il développera entre autres dans son texte de 1929, *Malaise dans la civilisation*, où il avance que le surmoi n'est plus seulement l'héritier du complexe d'Œdipe, mais, du fait de sa genèse, maintient « le passé et le dépassé <sup>7</sup> » dans un stade primitif. Le surmoi n'est pas l'effet de la civilisation, mais en tant que malaise, c'est-à-dire symptôme, il « est la marque [de l'homme dans] sa relation au signifiant <sup>8</sup> ».

En quoi la jouissance et le réel sont-ils référés à la question du surmoi ? C'est par cette face d'interdiction du surmoi, qui ne doit rien à l'intervention d'une autorité autre que celle du signifiant dans son effet d'intimation. C'est dire que c'est dû à la condition que crée le signifiant, à savoir une mortification de jouissance, ce qui entraîne pour tout sujet une soustraction de jouissance, une place vide mais condition de son advenue.

Une autre face de ce surmoi tiendrait à ce qui a chu de cette jouissance dans l'inconscient et du rapport de cet inconscient à ce qu'il cherche dans son mode propre de retour, « ce qui est dans l'une fois perçu ». Et c'est là que Lacan attribue au surmoi cette intimation de jouissance.

Le surmoi que Lacan qualifie de « gourmand » rend en quelque sorte le sujet coupable d'être sujet au langage, d'être assujéti au langage. Si le Nom-du-Père fait contrepoids au surmoi, c'est qu'il révèle en la nommant l'existence dans l'Autre d'une place vide, une jouissance qui ne peut se dire toute ; en organisant le rapport du sujet à l'Autre, en le situant comme interdit, il est ce qui permet de désirer.

Le névrosé est celui qui atteste que le savoir issu du père, s'il constitue une réponse pacifiante du fait des signifiants qui construisent les rapports du sujet à la jouissance, peut s'avérer insuffisant – pacification n'est pas renoncement. Une jouissance peut surgir là

7. S. Freud, *Malaise dans la civilisation*, Paris, PUF, 1983, p. 82.

8. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre IV, La Relation d'objet*, Paris, Seuil, 1994, p. 212.

où l'interdit en avait révélé l'absence, à l'occasion d'une mauvaise rencontre avec le réel donnant lieu à une sorte de « sur-règlement » de la solution œdipienne, et c'est le surmoi qui reprend cette solution en commandant au sujet d'en jouir.

Le surmoi relève du symbolique et en révèle comme effet la dimension d'un commandement corrélatif de l'effet de manque. Quand la castration symbolique n'opère pas suffisamment, ce qui reste, c'est le signifiant comme pur véhicule de jouissance.

C'est l'incorporation de la voix impérative qui se rapporte à la première identification qui est à la racine du surmoi. Dans le *Séminaire XIV, D'un Autre à l'autre*, Lacan le dit ainsi : « Il est strictement impossible de concevoir ce qu'il en est de la fonction du surmoi si l'on ne comprend pas – ce n'est pas le tout, mais c'est l'un des ressorts – ce qu'il en est de la fonction de l'objet *a* réalisée par la voix, en tant que support de l'articulation signifiante, la voix pure en tant qu'elle est oui ou non, instaurée au lieu de l'Autre [...] <sup>9</sup>. »

La voix surmoïque en tant que fait de structure réalise une actualisation pulsionnelle et cet « être vocal » du surmoi qui ordonne de jouir élude la considération du désir. Or, Lacan a dégagé la voix comme corrélée au désir, au-delà de la demande, comme l'objet du désir dans l'Autre <sup>10</sup>, ce qui amène en considérant l'articulation du surmoi et du désir à poser la question éthique quant aux rapports qu'entretient le sujet au désir et à la jouissance.

Si le surmoi peut servir d'appui à la conscience morale, Lacan, dans le séminaire *L'Éthique de la psychanalyse*, à la page 358, nous précise qu'il n'a rien à faire avec elle en ce qui concerne ses exigences : « Ce qu'il exige n'a rien à faire avec ce dont nous serions en droit de faire la règle universelle de notre action, c'est le b.a.ba de la vérité analytique <sup>11</sup>. »

Toujours dans ce séminaire, en proposant d'examiner les conséquences du rapport de l'homme au désir, Lacan amène le 6 juillet 1960 cette question qui n'est pas facile à soutenir, jamais posée par ailleurs avec cette pureté et qui ne peut l'être que dans le contexte analytique, à savoir « les paradoxes de l'éthique » ou : « As-tu agi en

9. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, p. 258.

10. J. Lacan, *L'Objet de la psychanalyse*, séminaire inédit, leçon du 1<sup>er</sup> juin 1966.

11. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, op. cit, p. 358.

conformité avec ton désir ? », précisant que « la seule chose dont on puisse être coupable, au moins dans la perspective analytique, c'est d'avoir cédé sur son désir <sup>12</sup> », car « c'est en tant que le sujet se situe et se constitue par rapport au signifiant, que se produit en lui cette rupture, cette division, cette ambivalence, au niveau de laquelle se place la tension du désir <sup>13</sup> ».

En donnant une place essentielle au concept de la Chose comme « le réel [en tant qu'il] pâtit du signifiant <sup>14</sup> », sorte de trou, vide de signifiants où peuvent venir se loger les jouissances, Lacan lui donnera un autre nom, dans « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache » : « Le sujet du désir, aussi bien dans l'éclairage du fantasme que dans son gîte hors d'escient, n'est autre que la Chose, qui de lui-même est le plus prochaine tout en lui échappant le plus <sup>15</sup>. »

C'est Antigone qu'il nous présente comme le paradigme du « ne pas céder sur son désir », indiquant le point de visée du désir en incarnant cette coupure dans une mise à nu du désir. Antigone mène jusqu'à la limite l'accomplissement du désir pur, le désir de mort comme tel ; elle incarne le sujet du désir, qui n'est pas le désir du sujet. La psychanalyse n'est pas une tragédie et ne relève pas d'une position sacrificielle. En effet, Lacan à la fin du *Séminaire XI* précise que le désir de l'analyste qui soutient l'acte analytique est non pas un désir pur, mais un désir qui fait place à la castration, par l'expérience que le désir porte un manque en son cœur.

Là où le surmoi prescrit en quelque sorte de nouveaux aménagements subjectifs, la psychanalyse propose au sujet de s'en tenir à la structure qui le détermine, de faire l'expérience d'une coupure, où s'éprouve le manque à être du sujet en relation avec la cause de son désir. Si à l'impératif surmoïque la cure propose « le bien-dire », c'est la seule possibilité de prendre en compte ce que la parole ne dit pas, à savoir la jouissance qui l'habite, et qui peut permettre au surmoi d'amoindrir ses effets.

12. *Ibid.*, p. 368.

13. *Ibid.*, p. 366.

14. *Ibid.*, p. 142.

15. J. Lacan, « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 656.

Jean-Jacques Gorog

## Le surmoi freudien composite et la jouissance selon Lacan \*

À partir du problème posé par le titre du chapitre « Le surmoi (Idéal du moi) » de « Le moi et le ça <sup>1</sup> » qui semble confondre les deux termes et qui marque la dimension composite du concept pour Freud, on s'attachera à vérifier comment Lacan parvient en les écartant très tôt à produire (plus tard) le surmoi qui dit « Jouis ».

Quand on s'intéresse à la nouveauté des discours de notre temps, on peut être surpris de voir que c'est dans « Les complexes familiaux » qu'il est le plus nettement question de ces modifications. Aussi, je voudrais revenir sur le départ du surmoi, je veux dire de la conception freudienne telle que Lacan l'appréhende. C'est qu'il me semble impossible de saisir la nouveauté éventuelle à l'endroit des sujets, si elle existe, sans une approche précise de ce qui permet à Lacan une lecture adaptée du surmoi, le surmoi qui dit « jouis ». L'articulation implique la fonction paternelle, la métaphore paternelle. Sur ce chemin l'année dernière je m'étais attaché à la différence entre surmoi et idéal du moi, peu évidente chez Freud lorsqu'il avance le concept dans « Le moi et le ça ».

L'article de Freud sur lequel se fonde Lacan pour établir cet écart est trompeur dans la mesure où le surmoi n'y figure pas encore : il s'agit de « Pour introduire le narcissisme <sup>2</sup> », dans lequel l'écart entre moi idéal et idéal du moi est clairement établi, mais aussi entre idéal du moi et sublimation, parce que l'idéal pousse au refoulement alors que la sublimation trouve une issue sans refoulement <sup>3</sup>.

\* Intervention au séminaire du Champ lacanien, Paris, 17 décembre 2009.

1. S. Freud, dans *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot et Rivages, 1991.

2. S. Freud, dans *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, p. 81-112.

3. *Ibid.*, p. 99.

Ensuite, il ajoute cette instance qui répond d'un idéal qui ne serait pas sublimé, qui procède de la conscience morale et qui est à la source du surmoi, une instance qui surveillerait « que soit assurée la satisfaction narcissique provenant de l'idéal du moi ». L'exemple donné est emprunté, insistons sur ce point, à la psychose, avec le délire d'observation.

Lacan le reprend dans une définition des instances que je rappelle : « [...] celle qui refoule s'appelle le surmoi, celle qui sublime, l'idéal du moi. Elles représentent l'achèvement de la crise œdipienne <sup>4</sup>. » Et un peu plus loin : « [...] lorsque ces accidents affectent la situation œdipienne comme traumatismes dans son évolution, ils se répètent plutôt dans les effets du surmoi ; s'ils l'affectent comme atypies dans sa constitution, c'est plutôt dans les formes de l'idéal du moi qu'ils se reflètent <sup>5</sup>. »

Si on s'en tient à ces définitions, on devrait penser que l'effet de l'époque sur la subjectivité concerne d'abord ces « atypies constitutionnelles » chargées de la formation de l'idéal plutôt que les traumatismes eux-mêmes. C'est d'ailleurs sous cette forme qu'apparaît, par exemple, la déchéance du père dans ce texte, puisque l'*imago* du père, en tant qu'elle définit pour un sujet sa position virile ou féminine, est une fonction de l'idéal, et cela persistera par la suite. L'assomption par le sujet de son propre sexe dépend de la fonction de l'idéal, Lacan ne cesse de le rappeler.

En effet, il reprend à sa façon le mythe freudien en évoquant le matriarcat ayant précédé le patriarcat inauguré par les Juifs – c'est la thèse de Bergson – et c'est ce qui leur aurait valu quelques ennuis dans l'environnement où ils se trouvaient et dont l'Ancien Testament se fait très largement l'écho. « Mais un grand nombre d'effets psychologiques nous semblent relever d'un déclin social de l'imago paternelle <sup>6</sup>. »

On sait qu'en réalité le père est comme l'objet perdu, déclinant depuis l'origine, et comme l'identité nationale il est en perte de vitesse depuis Charlemagne. Dans la Rome impériale de Cicéron, on

4. J. Lacan, « Les complexes familiaux dans la formation de l'individu », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 46.

5. *Ibid.*, p. 47.

6. *Ibid.*, p. 60.

se plaignait déjà du déclin du père. Les journées récentes m'ont permis de me plonger dans le haut Moyen Âge cher à Duby <sup>7</sup>. Il est d'ailleurs bien souvent d'accord avec Lacan. Que les formes du discours fassent porter leurs effets sur chacun n'est pas niable et c'est ce que relève Duby à examiner cas par cas les maigres documents parvenus jusqu'à nous. L'idéal y est conditionné d'un côté par le pape, qui cherche à établir son pouvoir notamment par le moyen du mariage, parce que celui-ci décide de la succession et donc de la part qui reviendra à l'Église, et de l'autre par la noblesse, qui tient à conserver son pouvoir fondé sur le non-démembrement de ses terres, lesquelles ne cessent de se diviser depuis Charlemagne – ce qui vaut pour les États vaut pour les seigneurs. L'amour courtois serait ainsi, entre autres, l'effet de cette protection des fiefs parce que le mariage, réservé aux aînés, laisse les autres sans femme et qu'il faut bien quelque compensation – voyez Tristan contraint de loger chez son oncle et d'aller lui chercher sa future femme, Isolde, pour qui comme on sait il restera très disponible.

Je trouve plaisante la comparaison, qui a ses limites bien sûr, avec le capitalisme contemporain, qui n'hésite pas pour marier ses entreprises à procéder par enlèvement, comme jadis, et laisse les petits sur la route. À défaut d'amour courtois, que vont-ils bien pouvoir trouver, ces petits, pour leur subsistance ? L'internet rose ou Meetic ? Mais laissons la chose, surtout là pour illustrer ce que sont les idéaux et ce qu'ils conditionnent. Revenons à notre propos, « Les complexes » :

« Quoi qu'il en soit, ce sont les formes de névroses dominantes à la fin du siècle dernier qui ont révélé qu'elles étaient intimement dépendantes des conditions de la famille.

Ces névroses, depuis le temps des premières divinations freudiennes, semblent avoir évolué dans le sens d'un complexe caractériel où [...] on peut reconnaître la grande névrose contemporaine. Notre expérience nous porte à en désigner la détermination principale dans la personnalité du père, toujours carente en quelque façon, absente, humiliée, divisée ou postiche. C'est cette carence qui, conformément à notre conception de l'Œdipe, vient à tarir l'élan instinctif comme à tarir la dialectique des sublimations <sup>8</sup>. »

7. G. Duby, *Le Chevalier, la femme et le prêtre*, Paris, Hachette littératures, 1981.

8. J. Lacan, « Les complexes familiaux dans la formation de l'individu », *op. cit.*, p. 61.

Ce passage a été souvent commenté chaque fois qu'il est question du malaise moderne. Il y a bien évolution, mais sur quoi porte-t-elle ? La carence du père suffit-elle à l'expliquer, ainsi que son avatar planétaire de la dérive capitaliste ? Et ses effets sur le sujet relèvent-ils du surmoi ? J'essaie de dire pourquoi il me semble qu'on ne peut pas se passer de l'examen de cette dialectique entre idéal et surmoi. La question de ce qui change selon l'appréhension des discours, la mondialisation, les minarets ou que sais-je, avec les effets sur le symptôme comme sur son traitement, dépend de la façon dont se place Lacan dans la suite de Freud, certes, mais aussi de la façon dont il peut aussi se présenter comme son envers critique.

Évoquer le surmoi comme la cause du symptôme est bien manifeste dans ce rappel de citation que je viens de faire, puisqu'il est l'instance du refoulement. Insister ensuite sur la jouissance du symptôme – lequel est par définition produit du refoulement et de la jouissance interdite qu'il recèle – est donc cohérent avec le surmoi qui dit « jouis ».

Pour Lacan, l'idéal détermine le conformisme sexuel, le fait que chacun reconnaisse le sexe qui est le sien, et il est strictement équivalent à l'Œdipe freudien. La coupure que fait passer Lacan entre ces deux formes de son symbolique à lui, celle qui le lie à l'imaginaire (l'idéal) et celle qui le lie au réel (le surmoi), se retrouvera avec les nœuds.

Abattons nos cartes. Qu'est-ce qui est nouveau ? Pas le refoulement, donc pas le surmoi. Mais le surmoi, on nous le dit, s'ordonne des commandements de la parole, ce sont ces commandements qui constituent donc l'objet du refoulement. Et eux-mêmes varient peu, bien qu'ils soient pris dans le contexte de leur émergence. Rappelons-nous l'exemple de référence que donne Lacan, qu'on privilégiera à cause de ce qui occupe l'actualité, une querelle de clochers, pardon de minarets. Il s'agissait du commandement « Tu ne voleras point » et de sa sanction coranique, la main coupée – la paralysie de la main relevait non pas d'un interdit de la masturbation, interprétation inefficace dans ce cas, mais d'une accusation ancienne de vol du père, incorporée par le fils sous la forme de ce symptôme invalidant. Ce sont les idéaux qui changent. D'où vient alors l'idée que les changements de discours ont un effet sur le surmoi, soit sur la singularité du symptôme propre à chacun ?



Pour répondre, il convient de rappeler ce qu'est ce surmoi et ce qu'il n'est pas. Pas moyen de s'en sortir sans faire appel à la structure. Lorsque Freud invente le surmoi féroce, il prend comme modèle la mélancolie, mais cette caricature de surmoi sort de l'épure du surmoi refoulement par définition puisqu'il y est question de psychose et donc d'un autre mécanisme, celui de la forclusion. Notons que c'était déjà le cas dès l'« Introduction au narcissisme » avec cette censure distinguée de l'idéal et qui surgit au titre du délire d'observation.

Lacan ne manque pas de le souligner à propos de ce paradoxe freudien selon lequel moins les idéaux tiennent, plus le surmoi est féroce. Si notre époque est bien caractérisée par une chute des idéaux, comment se fait-il que la réponse d'un surmoi encore plus féroce manque souvent à l'appel, comme si, contrairement à ce que conteste Lacan, si Dieu est mort alors tout est permis.

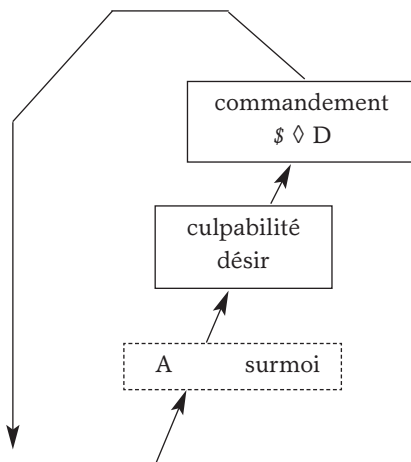
« Freud va même plus loin, à un certain moment – précisément dans l'article *"Das Ich und das Es"*, "Le moi et le ça" – il va jusqu'à faire remarquer, c'est frappant, que plus le sujet réprime ses instincts, plus, dans le fond, dans un certain registre, on pourrait considérer sa conduite comme morale, plus le surmoi exagère sa pression, devient sévère, impérieux, exigeant. C'est une observation clinique qui n'est pas universellement vraie. Si Freud se laisse emporter par son objet, qui est la névrose, et va jusqu'à considérer le surmoi comme quelque chose comme ces produits toxiques qui seraient produits dont on voit l'action, et qui, de leur activité vitale, dégagerait une série de substances toxiques [...] »<sup>9</sup>.

Lacan rappelle ici discrètement sa thèse sur la paranoïa d'auto-punition, dans laquelle la punition (la prison) fait céder le délire, où se vérifie que par conséquent la punition visée et obtenue par le sujet n'aggrave pas l'effet surmoïque. Il précise alors d'où vient l'erreur de Freud : qu'il prenne en compte la seule névrose.

Ce point est d'importance parce qu'il peut peut-être expliquer certaines particularités d'aujourd'hui. Tout se passe comme si le tissu avait relâché ses mailles, de sorte que le « comme si » ne puisse plus jouer sa fonction de paravent et que la psychose dispose moins de ce que la culture offrait comme système de protection.

9. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre I, Les Écrits techniques de Freud*, Paris, Seuil, 1975, leçon du 31 mars 1954.

Mais poursuivons encore le déchiffrement du surmoi par Lacan. Je ne reprendrai pas ici le détail de ce qui se déploie au long des années. Nous importe ici la subdivision du surmoi en trois points, sur la flèche montante du désir, du « Che vuoi ? » sur son graphe, celui à la rencontre de l'Autre (A), le surmoi interdictif primitif, celui de la culpabilité à l'endroit du désir et celui du commandement de la parole, là où s'inscrit la pulsion \$ ◇ D.



Cette complication du surmoi selon les trois registres RSI vient combattre la répartition binaire avec des vecteurs qui opposent bien et mal, idéal et surmoi. Curieusement, Lacan précise tout au long la dimension « créatrice » du surmoi quant au fondement du sujet et de sa réponse-symptôme. Il en fait l'organe, d'une certaine façon positif, du refoulement, c'est-à-dire de la castration selon Freud.

Peut-être n'est-on pas assez attentif au fait que, si le surmoi donne un ordre, s'il dit « jouis », il laisse cependant le sujet face à cet impératif. On oublie en effet que, ce commandement, Lacan le spécifie comme impossible à satisfaire. Insistons : pour Lacan, le surmoi est parole et exige les guillemets. À l'époque du graphe, c'est : « *Che vuoi ?* Que veux-tu ? », équivalent au « Jouis ».

La grosse voix, celle qui dit « Jouis », a deux valeurs à distinguer soigneusement, le surmoi « réel » de la névrose d'un côté et le

délire hallucinatoire de l'autre. Lacan y revient sans cesse <sup>10</sup>. Que peut bien être la voix au Sinaï sans les Tables de la loi ? Au lieu de produire le sujet divisé, cette voix ne laisse pas au sujet d'autre option que de lui obéir, et on sait la difficulté que certains hallucinés témoignent dès qu'on pose la question : pourquoi croient-ils que ce que dit la voix – dont on ne contestera pas l'existence réelle – est vrai et pourquoi se sentent-ils trop souvent engagés par son énoncé ?

Le surmoi lacanien non seulement commande, dit « Jouis », mais même pousse à dire là où l'idéal pousse au silence <sup>11</sup>. Le surmoi est certes ce dont on se plaint, mais c'est aussi ce grâce à quoi l'analyse trouve sa condition.

À mon sens, outre les effets du discours courant qui, en dehors de moments et de contextes privilégiés fort courts <sup>12</sup>, s'est toujours exercé dans le sens d'un refus de l'inconscient et de la psychanalyse, il est patent que le défaut de surmoi de la psychose explique bien des difficultés rencontrées de nos jours. Pour le névrosé ordinaire, le surmoi reste identique à lui-même. Le discours analytique a disparu de ce qu'on appelle les médias, comme s'il était acquis pour toujours, ce qui constitue un leurre dans lequel les psychanalystes tombent assez facilement.

Il conviendra donc de ne pas se croire quitte du discours courant en déplorant son existence, ce discours où les idéaux ne cessent de courir, mais de remettre sans cesse à l'ouvrage le nécessaire commentaire sur ce qu'est la psychanalyse auprès de celui qui se présente avec de « nouveaux symptômes », commentaire dont on imagine pouvoir se passer au prétexte que d'autres, nos maîtres, l'ont déjà fort bien fait, de telle sorte que se révèle ce que le discours courant faisait en sorte de nous masquer.

10. Par exemple : « [...] dans la formation de l'instance du surmoi, la grosse voix est à faire entrer en jeu comme quelque chose qui représente l'instance d'un Autre se manifestant comme réel. Est-ce de la même voix qu'il s'agit dans la voix du délirant ? », J. Lacan, *Le Désir et de son interprétation*, séminaire inédit, leçon du 20 mai 1959.

11. J. Lacan, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile a mourre*, Séminaire XXIV, 1976-1977, inédit, leçon du 8 février 1977.

12. Par exemple lors de la reconnaissance de la psychanalyse à l'Université en 1919 à Budapest ou en 1968 à Vincennes, lors de la création de l'Institut de Berlin ou en Argentine après guerre...



## Cartels : Psychanalyse avec les enfants

---



## Dimitra Kolonia

### La question du nom dans la cure d'un enfant \*

Kevin, né en 2001 en France et qui porte le même prénom que son père, est le quatrième enfant d'une fratrie de six. Il est originaire du Congo, d'où son père est parti en 1998 avec le statut de demandeur d'asile. La mère et les deux garçons aînés sont arrivés en France en 2000. Lors des événements survenus au Congo, la fille unique de la fratrie, née juste avant Kevin, est décédée en mai 1999, d'une blessure par arme à feu, lors des massacres entre ethnies.

En juillet 2005, suite à de graves conflits conjugaux, des violences du père à l'égard de la mère et de grandes carences éducatives, tous les enfants du couple se trouvent placés, et Kevin se retrouve dans une famille d'accueil sans ses frères. C'est à cette même époque que la mère entame une procédure de divorce.

Dans les comptes-rendus suivant son placement, il est présenté comme un enfant plutôt mutique, qui communique surtout avec le regard. Il est mal repéré dans le temps et l'espace et a des problèmes d'autonomie. Il se trouve dans une opposition passive, d'agressivité et de provocation, et il est dans une inhibition verbale. Cependant, sa progression dans la famille d'accueil – vraisemblablement très porteuse et stimulante – est remarquable et rapide. En outre, Kevin entre sans difficulté dans les apprentissages.

C'est dans ces conditions que je reçois Kevin au CMPP depuis septembre 2008, où il est arrivé à l'âge de 7 ans. Il consulte parce qu'il est agressif envers lui et les autres mais aussi parce qu'il n'exprime pas ses sentiments et qu'il aurait besoin de parler à quelqu'un.

\* Soirée des cartels, Paris, 12 février 2010. Cet exposé fait suite à un travail de cartel sur le séminaire *L'identification* et interroge l'usage que cet enfant (en question) peut faire de mon patronyme.

Les séances se déroulent d'une manière assez répétitive pendant plus d'un an : Kevin dessine beaucoup, puis découpe ses dessins et les colle sur d'autres feuilles. Très vite l'idée de créer un « livre » avec ses dessins l'intéresse et il crée ainsi son livre avec l'intitulé : « C'est un livre pour kolonia ». Il peut réaliser vite et facilement ses dessins, même les plus minutieux, mais, à l'opposé, les coller n'est pas sans difficulté : il n'y arrive pas, il recommence, il y passe beaucoup de temps.

Par ailleurs, Kevin est très content de venir au CMPP, sauf qu'il ne parle pas beaucoup et encore moins de sa vie, de ce qu'il fait. Globalement, les rares fois où l'occasion se présente d'ouvrir notre champ d'échanges et de le questionner sur quelque chose – par le biais de ses dessins ou de ce qu'il dit –, soit il ne répond pas du tout et il continue à dessiner, soit il répond d'une façon succincte en mettant fin à tout échange possible. Parfois même, il va jusqu'à mettre fin à la séance, en prenant et en écrivant tout seul son prochain papier de rendez-vous (il écrit Kevin « sans accent » et les noms de famille du père et de la mère, alors qu'il ne porte officiellement que le nom du père).

Avant les grandes vacances, il a exprimé le souhait d'arrêter les séances, puis il a pu expliquer que cela le dérangeait que les autres camarades soient au courant de nos rendez-vous.

En automne 2009, un an après son arrivée, il y a eu quelques éléments nouveaux : il a enrichi les séances en jouant avec les crayons et les feutres (en allant du plus grand au plus petit et vice versa), une fois il a même créé une histoire avec eux et une autre fois il a parlé de son week-end chez la famille d'accueil, mais, même avec ces éléments, un travail de construction ne semble pas en cours à ce moment-là.

Puis il y eut une séance, inaugurale me semble-t-il, qui marque un avant et un après dans le travail avec cet enfant. C'est cette tournure inattendue de la cure et tout ce qui s'ensuit que j'aimerais questionner avec vous ce soir, en m'appuyant sur le matériel clinique d'une série de cinq séances.

Tout d'abord, je fais l'hypothèse que cette ouverture a été possible grâce à la rencontre de deux éléments.



Le premier est une séance trois semaines auparavant qui commence d'emblée avec une surprise pour moi : je m'entends lui demander spontanément dès qu'il s'assied au bureau : « Mais, qui est-ce ? », en réalisant ainsi que je fais allusion à l'image captivante d'un homme très musclé et impressionnant imprimé sur son t-shirt. « Misterio », répond-il, et, pour la première fois, je vois Kevin animé et habité par un désir en me parlant du catch et de son joueur préféré, me disant aussi qu'il aimerait faire du catch quand il sera grand. Il n'a pas besoin de support pour parler et il m'explique que Misterio a pris le même nom que son cousin et son père et se corrige juste après en disant qu'il n'a pas pris le nom du père et que c'est lui qui l'a dit (c'est un élément qui n'est pas sans rappeler que Kevin porte le même prénom que son père). Il parle aussi beaucoup du masque que porte Misterio, un élément apparemment important pour Kevin (il est beau, c'est pour le protéger car il a un bobo sur le front, en le portant il croit qu'il est le plus fort mais il ne l'est pas), et de la mère de Misterio.

C'est Kevin qui met fin à cette séance en écrivant son prochain rendez-vous tout seul, après que je lui ai dit : « Tu parles de la mère de Misterio, mais alors son père ? » Je lui propose que l'on continue à parler du catch la séance suivante, ce qui ne l'accroche pas cette fois-ci comme je l'aurais espéré.

Puis je m'absente. Cette absence me semble être le deuxième élément qui a permis cette ouverture. À mon retour, dès qu'il entre dans le bureau, Kevin me demande pourquoi je n'étais pas là la semaine précédente. C'est la première fois qu'il me questionne sur mon absence, ce qui n'est pas sans me surprendre. Ma surprise est encore plus grande quand il prend une feuille et, au lieu de dessiner comme d'habitude, il écrit d'abord « kolonia » et au-dessous « kevin ». Je lui lis à voix haute ce qu'il vient d'écrire : « kolonia kevin ».

À partir de ce moment, Kevin se met dans un travail remarquable de construction. Mais que construit-il ? L'usage de mon nom a-t-il une fonction dans ce travail, et si oui laquelle ? Essaie-t-il d'écrire quelque chose de son histoire en prenant appui sur mon nom ?

Il continue en écrivant des lettres (par exemple, « a + n = fin », en se référant à la dernière lettre de mon nom et du sien) et, entre autres, quelque chose qui ressemble à des hiéroglyphes. Il me dit que

c'est des canards et que « 1 canard plus 1 canard égale 1 gros canard ». Il explique que si on enlève la peau des canards et qu'on met les deux attachés au-dessous de la peau, ils font la taille d'un grand canard. Il dit que c'est la maman et le bébé qui sont attachés. Puis il change de version et dit que c'est la maman et le papa qui sont collés. La maman a peur de perdre le papa, c'est elle qui veut être collée ; le papa ne veut pas : il veut aller avec sa famille, c'est-à-dire le bébé, les grands-parents.

Puis il dit :

- « La maman le papa égal plus le bébé ». Je répète sa phrase, je la lui écris sur une feuille, il la lit et la corrige :

- « La maman le papa égal embrassé le bébé ». Je l'écris au-dessous, il la lit et la corrige :

- « La maman le papa embrassent le bébé ». Je l'écris, il la lit et crie content : « Ça a du sens ! il fallait enlever l'égal et le plus ! » Il découpe et colle cette phrase sur la feuille où il a écrit « kolonia kevin ». Ça lui rappelle aussi « faire le titre », en faisant ainsi allusion au titre qu'il a donné à son livre de dessins.

Il me demande si la fin de la séance était « plus tôt ou plus tard que d'habitude ». Je lui dis que c'était le temps qu'il fallait et il ajoute : « Parce qu'on a parlé aujourd'hui. » Depuis, il me semble que Kevin est dans un travail d'écriture.

La fois suivante, il demande la feuille, il ajoute un « et » sur sa phrase en sorte que ça fasse : « la maman et le papa embrassent le bébé ». Il écrit sur une autre feuille cette phrase au « futur » et au « passé », comme il le précise.

Il dit qu'on n'a pas encore fini de parler de ce dessin. Il entoure les *K* de mon nom et du sien et parle de canards (peut-on faire l'hypothèse que pour lui, déjà depuis le début, les kanards ont à voir avec le *K* ?) : le père est méchant et veut noyer le bébé canard, il n'est pas gentil avec lui, mais la mère ne le sait pas. Le canard n'aime pas son père.

Cet élément fait partie de l'histoire de Kevin. En réalité, lors d'une visite organisée par l'ASE entre la mère et les deux aînés, les enfants parlent pour la première fois de la violence de leur père envers les deux aînés. Ils révèlent que le père leur versait de l'eau

chaude, les tapaient et « passaient ses nerfs » sur eux pendant que la mère était en courses.

Kevin pense faire un deuxième livre avec ses dessins. Il me demande le premier, le feuillette et reste sur les deux dessins du loup-garou qu'il avait dessiné l'année dernière. Finalement, il décide d'agrafer ces pages sur ce premier livre et dit : « C'est un livre entre moi et toi. »

À la séance suivante, il reprend son livre et parle de ses loups-garous : il passe par des versions différentes et désorganisées jusqu'à ce qu'il finisse par dire que le deuxième loup-garou a suivi les marques du premier (qu'il nomme roi, maître ou chef) pour le tuer et prendre sa place et sa couronne. Pour le piéger, il l'a réveillé et lui a offert un lion (« j'ai un lion pour toi »). Tout le monde est mort sauf le chef.

Il dit qu'il veut dessiner un troisième loup-garou, il ajoute une page blanche dans son livre, mais jusqu'à aujourd'hui il ne l'a pas encore fait.

À la fin de la séance, il prend le papier du rendez-vous, il écrit pour la première fois avec de toutes petites lettres et, en arrivant à la place où il doit écrire avec qui il a rendez-vous, me demande : « Comment on écrit le M de madame ? » Il me demande de le faire. Hormis le mot « aime » qu'on peut y entendre, M est la première lettre de Misterio, du nom de famille aussi bien de son père que de sa mère, mais on peut aussi voir un rapport de miroir : M<sup>me</sup> Kolonia (MK)-Kevin M (KM).

La fois suivante, il reprend son livre et regarde les phrases écrites en disant qu'elles sont au présent, futur et passé. Il réalise qu'il n'a pas écrit « ent » : il commence à écrire les phrases au singulier puis au pluriel (« la maman/le papa embrasse le bébé », « le papa et la maman embrassent le bébé »). Et là, soudainement, il réalise que le mot « embrasser » est un verbe. Il commence alors à faire les mêmes phrases mais en remplaçant le verbe « embrasser » par le verbe « apprendre » (« le papa/la maman apprend le verbe à l'enfant », « les parents apprend des verbes aux enfant »). Il découpe ses phrases et les colle sur une nouvelle feuille pour « faire propre », en insistant beaucoup sur ce qui est singulier, pluriel et verbe. La

démarche de Kevin est très intéressante. Qu'est-ce qu'il essaye d'écrire à travers la découverte du verbe et de la grammaire ?

Enfin, lors la dernière séance, Kevin parle de nouveau de loups-garous. Il ajoute des couleurs sombres et dessine avec beaucoup d'agressivité. Le deuxième loup-garou fait encore une tentative de tuer le chef, mais, finalement, le chef vit toujours et ne perd pas sa couronne.

## Questions

Il me semble que Kevin passe du « kolonia kevin » à l'écriture de trois phrases jusqu'à celle qui fait « sens », pour continuer au présent-futur-passé, puis au singulier-pluriel et enfin à la découverte du verbe et de la grammaire. On peut se questionner sur la fonction du nom, du verbe, de la grammaire et de l'usage qu'il en fait dans sa construction.

Lacan, à propos du verbe, dit dans le séminaire *Encore* : « Le verbe se définit d'être un signifiant pas si bête – il faut écrire cela en un mot – *passibête* que les autres sans doute, qui fait le passage d'un sujet à sa propre division dans la jouissance, et il l'est encore moins quand cette division, il la détermine en disjonction, et qu'il devient signe <sup>1</sup>. »

On pourrait alors se demander quel usage Kevin fait de mon nom. Kolonia Kevin, cela fait-il deux pour lui ou un ? S'agit-il d'une identification imaginaire au K ? ou bien d'une nomination que le sujet accepte et qui le mettra en position de sujet d'énonciation et non pas d'énoncé ? Ce nom lui permet-il d'aller à la rencontre de règles grammaticales, ce qui serait pour lui une tentative de régulation de sa jouissance et de mise en ordre d'un déchaînement de la pulsion ?

1. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, 1972-1973*, Paris, Seuil, 1975, p. 27.

Patricia Gavilanes

## Animalité et psychose infantile \*

Chez les enfants qui fréquentent l'hôpital de jour où je travaille, nous observons parfois des comportements qui pourraient faire penser à une sorte d'indifférenciation entre l'humain et le règne animal. Ce sont des comportements qui ne sont pas admis dans la vie sociale ordinaire et qui marquent une défaillance dans l'ordre symbolique. Il s'agit de manifestations telles que morsures, griffures, grognements ou encore marche à quatre pattes.

Je voudrais évoquer le cas de Jean, un petit garçon âgé de 11 ans. Ce garçon présentait un comportement très agressif envers les autres enfants. Régulièrement, il essayait de griffer et de taper ses camarades. En effet, Jean était fasciné par les tigres. Il s'était emparé notamment du personnage de Shere Khan, le tigre du *Livre de la jungle*.

Dans l'histoire de Kipling, Shere Khan est un tigre boiteux et lâche qui est le principal ennemi de Mowgli, sur lequel il prétend avoir un droit. Son nom signifie « le seigneur tigre ». Il se prend pour le roi et maître de la jungle, dont il ne respecte pas les lois. Il est connu, en particulier, pour tuer pour le plaisir, alors que la loi de la jungle stipule qu'on ne doit tuer que pour se nourrir.

Jean recourait donc à Shere Khan pour interpeller l'autre. Tantôt il disait bonjour avec l'intonation propre à ce tigre, tantôt il agressait, il griffait comme lui. Ce qu'il y avait de remarquable chez cet enfant, c'était le manque de distance entre lui et cette figure. Il donnait l'impression d'être constamment sous l'emprise de ce personnage. Il *était* ce tigre. On le voyait régulièrement imiter sa posture, ses expressions et sa gestuelle.

Jean semblait se servir de ces comportements à connotation animale comme d'une manière de se protéger et de faire face à un

\* Soirée des cartels, Paris, 12 février 2010.

monde vécu comme menaçant. Incarner le tigre lui permettait de se déplacer dans l'hôpital de jour et d'interpeller l'autre, même si cela se faisait sur un mode agressif. Le comportement animal apparaissait alors pour exprimer l'agressivité contre autrui et la protection pour lui-même.

Nous pouvons nous questionner sur l'utilité de ce mode de fonctionnement pour Jean et plus généralement pour l'enfant psychotique. Ces modalités prélevées chez l'animal peuvent-elles servir de suppléance, être une tentative de construction psychique ? Cela nous renvoie-t-il à la phobie infantile ?

L'animal phobique de la névrose infantile, comme nous le savons par Freud, est un signifiant qui se déplace, qui remplace autre chose. Dans le cas de Hans, par exemple, c'est l'affect propre au père castrateur qui s'est déplacé sur le cheval. Par ailleurs, Freud, dans son texte « Une difficulté de la psychanalyse », marque la différence entre la vie infantile et celle de l'adulte par le fait que « l'enfant ne ressent pas de différence entre sa propre essence et celle de l'animal <sup>1</sup> ». Dans les histoires infantiles, l'enfant est capable de faire parler et d'entendre parler les animaux ; dans sa vie, « il déplace un affect d'angoisse qui vise le père humain sur un chien ou un cheval, sans intention de rabaisser par là son père <sup>2</sup> ».

Lacan, en 1975, lors des conférences données aux universités nord-américaines <sup>3</sup>, avancera que la phobie du petit Hans est liée à la découverte soudaine qu'il a « un petit organe qui bouge » et auquel il veut – je cite – « donner un sens ». « Mais aussi loin qu'aille ce sens, aucun petit garçon n'éprouve jamais que ce pénis lui soit attaché naturellement. » Le pénis reste traumatique parce qu'il est vécu comme appartenant à l'extérieur du corps et est donc regardé comme une chose séparée, comme le fameux cheval. « Il n'a pas encore

1. S. Freud, « Une difficulté de la psychanalyse », dans *L'Inquiétante Étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, 1985, p. 182.

2. *Ibid.*

3. Paru dans *Scilicet*, n° 6-7, 1975, p. 7-31, sous le titre : « Yale University, Kanzer Seminar ». « Dans le fait qu'il constate soudainement qu'il a un petit organe qui bouge. C'est parfaitement clair. Et il veut lui donner un sens. Mais, aussi loin qu'aille ce sens, aucun petit garçon n'éprouve jamais que ce pénis lui soit attaché naturellement. Il considère toujours le pénis comme traumatique. Je veux dire qu'il pense qu'il appartient à l'extérieur du corps. C'est pourquoi il le regarde comme une chose séparée, comme un cheval qui commence à se lever et à ruer. »

réussi à le dompter avec des mots », nous dit Lacan. Et c'est Freud qui presse le père de dire à Hans les mots qui le calmeront.

Dompter, voilà bien le mot qui évoque le tigre de Jean, animal qui est le partenaire le plus difficile du dompteur, le paradigme de ce qui est à dompter. Si, pour Hans, la phobie est une manière, comme dirait Lacan, de « traduire l'original de l'histoire » de sa rencontre avec le sexe, cette démarche d'historisation est défaillante pour les enfants de l'hôpital de jour, en tout cas dans le début de leur cure, et laisse la place à une jouissance toute féroce et mortifère.

Contrairement à la névrose infantile, où l'enfant fuit et évite l'animal phobique, il existe chez les enfants de l'hôpital de jour une tendance à coller à l'image de l'animal craint ; ils profitent de ces images pour faire peur et se faire peur. Pour certains de ces enfants, l'animal occupe la place du semblable, voire d'un double. Dans les termes de Rosine et de Robert Lefort, on pourrait dire que « la métaphore laisse la place à la métamorphose <sup>4</sup> ».

Je voudrais évoquer également le cas d'un jeune garçon que je nommerai Martin. Il avait 7 ans au moment de son entrée à l'hôpital de jour. À propos de lui, son éducatrice nous rapporte : « Il semblait avoir une fascination pour les pigeons ; dans la rue, il était prêt à les suivre, il était comme "absorbé" par eux. » À l'âge de 9 ans et dans la cour de récréation de l'hôpital de jour, il continue à être séduit par ces animaux. Ce qui interroge chez cet enfant, c'est que, entre l'instant de voir et celui de réagir pour suivre et chasser les pigeons, il y a une rupture, une sorte d'envoûtement, un silence accompagné d'une paralysie, d'un abandon de son corps. Il faut souligner chez cet enfant un retard psychomoteur détecté dès sa plus jeune enfance et qui s'avère assez vite s'inscrire dans un cadre plus large de troubles de la symbolisation. Il fait régulièrement des chutes, se cogne et se blesse. Ces accidents ne sont pas nécessairement liés à la scène des pigeons, mais marquent une difficulté à maintenir la position verticale et l'amènent à privilégier la marche à quatre pattes. Nous pourrions risquer ici de poser la question suivante : cette fascination paralysante ne prendrait-elle pas la place de la jubilation dont nous parle Lacan, celle de l'enfant face à son image dans le miroir ?

4. R. et R. Lefort, *La Distinction de l'autisme*, Paris, Seuil, 2003, p. 107-122.

L'image dans le miroir est une solution par l'imaginaire au malaise de l'enfant dû à sa prématurité et à la sensation d'un corps morcelé. Cette image triomphante qui donne une intégralité à ce corps évoque un Autre qui a conditionné ce dispositif. Ce sont des signifiants primordiaux qui anticipent et désignent une particularité propre à l'enfant et qui seront déterminants pour son devenir.

Le corps s'introduit dans l'économie de la jouissance par l'image. « Le rapport de l'homme [...] avec son corps, nous dira Lacan dans sa conférence "La troisième", s'il y a quelque chose qui souligne bien qu'il est imaginaire, c'est la portée qu'y prend l'image [...] <sup>5</sup>. » Mais cette consistance imaginaire du corps est déterminée, insiste-t-il, par une raison dans le réel, et cette raison, il la place d'abord du côté de la prématurité.

Dans son séminaire *R.S.I.*, Lacan revient sur le stade du miroir en opposant la prématurité propre au petit de l'homme à la maturité des animaux au moment de leur naissance. « En faire un corps, savoir qu'il le maîtrise [...] ce qui n'arrive pas [...] au même degré chez les animaux qui naissent mûrs, il n'y a pas cette joie du stade du miroir – ce que j'ai appelé jubilation <sup>6</sup>. »

Cette joie humaine de l'image triomphante du miroir, nous pourrions l'opposer aux rires désadaptés et à ce rictus fréquemment affiché sur le visage d'Éric. En effet, il est difficile de différencier sur le visage de cet enfant l'expression du rire et celle des pleurs, l'expression du contentement et celle du mécontentement. Le funeste de même que le joyeux dessinent sur son visage la même grimace figée. Pour certains enfants, on remarque une amélioration de leur état quand, par exemple, ils deviennent capables de pleurer ou quand un sentiment comme la peur apparaît nettement.

À défaut de cette dimension métaphorique, Éric se confronte au réel des mots, à un impossible. En effet, sa question tourne autour du taureau et de la taupe... Puis le questionnement s'étend à la viande : est-ce que la viande humaine se mange ? Ou encore : est-ce qu'on peut faire un tapis avec la peau humaine ? Il faut souligner la difficulté de cet enfant au moment des repas. Il ne mangeait ni viande ni poisson, car ce sont des animaux morts. En mangeant cette

5. J. Lacan, « La troisième », *Lettres de l'École freudienne*, n° 16, 1975, p. 177-203.

6. J. Lacan, *R.S.I.* (1974-1975), séminaire inédit, leçon du 11 mars 1975.



viande, cette chair, il pourrait lui aussi finir, disait-il, comme un poulet rôti...

En guise de conclusion, j'aimerais poser une question. Pour les enfants de l'hôpital de jour, se faire animal serait une manifestation de l'absence de médiation symbolique entre eux et leur image dans le miroir. L'animal serait à mon avis une manière, pour certains enfants psychotiques, de s'emparer de représentations imaginaires pour contrer l'envahissement de jouissance, pallier le hors-discours. En l'absence d'une dimension métaphorique, l'animal pourrait être vu comme une tentative d'ériger une représentation, une identification imaginaire. Cette représentation imaginaire de l'animal serait une manière de donner consistance à ce corps morcelé, une tentative de tenir debout, de se faire un corps.

On pourrait considérer que le travail avec ces enfants serait une tentative d'introduire une « esthétique humaine » : passer du silence propre aux bêtes à la parole, introduire des mots là où se trouve le grognement. Dans le cas de Jean, par exemple, il est frappant de voir que, en utilisant le dessin et la représentation graphique comme moyens de symbolisation, il a pu mettre de l'ordre dans l'histoire du tigre, ce qui lui a permis de s'apaiser. D'une certaine manière, Jean a pu s'humaniser et accepter les normes des hommes, en commençant par celles de son groupe éducatif.

## Nadine Naïtali

### Ces voix que les enfants disent entendre \*

Il n'est pas rare dans notre pratique d'entendre des enfants dire qu'ils entendent des voix/une voix. Suite à un cartel sur la psychose chez l'enfant, je me suis demandé ce que nous entendons quand nous parlons de voix chez l'enfant – qu'entend l'enfant ? Je suivrai ce que dit Lacan dans *Les Noms du Père* : « La voix de l'Autre doit être considérée comme un objet essentiel. Tout analyste sera appelé à lui donner sa place, [...] tant dans le champ de la psychose que dans la formation du surmoi <sup>1</sup>. » Je vous propose donc d'approcher ce que Freud et Lacan ont élaboré sur cette question, qui ouvrira sur celle du diagnostic. J'illustrerai l'exposé de deux vignettes cliniques qui me semblent intéressantes pour notre propos.

#### Voix chez Freud

Dès 1896 <sup>2</sup>, Freud remarque que des incidents traumatiques précoces peuvent faire retour chez le sujet par le surgissement de voix. Elles représentent des autoreproches non refoulés que Freud compare au mécanisme de compromis. Mais, dans la névrose, l'incident concerne le refoulement pathogène qui peut prendre la forme de commandements, de punitions, voire de délires dans la névrose obsessionnelle.

Ce qui maltraite ainsi le sujet, c'est le surmoi auquel Freud attribuera l'auto-observation, la fonction d'idéal et la conscience <sup>3</sup>. C'est à partir de cette dernière que Freud découvre qu'il existe un

\* Soirée des cartels, Paris, 12 février 2010.

1. J. Lacan, *Les Noms du Père*, unique séance du 20 novembre 1963.

2. S. Freud, « Manuscrit K, Les névroses de défenses », dans *La Naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1973, p. 129-137.

3. S. Freud, *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1984, p. 93.

lien intime nouant la voix et le surmoi. En effet, les parents ne prodiguent pas que l'amour à l'enfant, ils professent des menaces de punition qu'ils transmettent par leurs voix. L'angoisse de perdre leur amour est telle que l'enfant intériorise les interdictions et introjecte la voix parentale. Le surmoi se substitue alors aux parents et au complexe d'Œdipe, il ordonne la loi et porte la marque du ça. À ce titre, Freud remarque que le surmoi trouve « ses origines dans l'entendu <sup>4</sup> » et il précise déjà que « l'apport d'énergie d'investissement des contenus du surmoi » provient du ça et non de la perception sensorielle.

Le névrosé entend donc la voix de sa conscience, voix du passé transmises, perdues et récupérées par formation substitutive. La voix garde en ce sens le caractère impératif et le reste de la toute-puissance infantile et amoral du sujet lui-même.

Par contre, dans le délire d'observation, le surmoi revient au sujet par des voix menaçantes, qui convoquent aussi la conscience morale mais « sous une figure régressive comme action hostile de l'extérieur <sup>5</sup> ». Qu'est-ce qui va nous permettre de distinguer la voix surmoïque des voix hallucinatoires ? Lacan va apporter une nouvelle dimension à la question.

### **Voix chez Lacan**

Pour Lacan, c'est dans l'Autre, lieu du signifiant, qu'il y a « le surmoi ». Il le définit comme étant « à la fois la loi et sa destruction. [...] la parole même, le commandement de la loi, pour autant qu'il n'en reste plus que la racine <sup>6</sup> ». Serait-ce justement en cette racine que niche la voix surmoïque ?

Si la symbolisation primordiale a bien eu lieu entre la mère et l'enfant, le sujet de l'inconscient peut prendre naissance, et simultanément se constitue un reste irréductible, objet cause du désir. La voix en tant qu'une des formes de l'objet *a* « prend son isolement <sup>7</sup> » de l'Autre, que la mère incarne. Celle-ci est réduite à incarner la voix, à prêter sa voix pour transmettre un nom du père traduit par « un

4. S. Freud, *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot et Rivages, 2001, p. 297.

5. S. Freud, « Pour introduire le narcissisme », dans *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, p. 100.

6. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre I, Les Écrits techniques de Freud*, Paris, Seuil, 1975, p. 119.

7. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, Paris, Seuil, 2004, p. 135. Second schéma de la division.

non que dit le père <sup>8</sup> », qui n'est nom qu'au niveau du dire-non de la mère. Mais, bien que la voix s'articule à la parole, elle n'est pas la parole, elle porte un dire et est vecteur privilégié du signifiant. Et elle n'est pas non plus un son. Pourtant, la « voix » est définie comme la production d'un son lié au passage d'air dans le larynx (qui contient les cordes vocales). Mais, pour Lacan, le souffle et la respiration sont pulsation et ne peuvent en aucun cas donner appui à une symbolisation <sup>9</sup>. Il faut une coupure.

Dans *L'Angoisse*, Lacan, en abordant la voix à partir d'un objet rituel, le chofar, évoque justement le souffle. Le passage d'air, muet, projeté de la bouche dans l'instrument produit un son rappelant le pacte de l'Alliance, son, dit Lacan, qui est « profondément émouvant et remuant <sup>10</sup> » et qui plonge « corporellement <sup>11</sup> » dans l'oreille, là où s'élabore la pulsion invocante <sup>12</sup>. Celle-ci est intimement liée à l'existence de l'inconscient parce que, comme structure de bord, l'oreille est le seul orifice pulsionnel qui ne se ferme pas <sup>13</sup>. Si la mère reçoit le cri organique comme un appel, lors du « passage à l'air » de l'enfant, elle renouvelle l'alliance avec l'Autre barré, et offre à son enfant un « se faire entendre », une voix. La voix dès lors se coupe, se détache de la phonémisation, et choit de l'organe de la parole. Elle est alors « revidée de la substance qu'il pourrait y avoir dans le bruit qu'elle fait [...] la voix est libre [...] d'être autre chose que substance ». Ainsi, elle « peut modeler notre vide <sup>14</sup> », c'est-à-dire suppléer au manque dans l'Autre, qui est de structure... La voix reste le seul témoin de ce lieu de l'Autre, qu'au lieu de l'Autre ça parle mais pas tout. Parce que la voix, reliée au champ de l'inconscient et articulée au corps, « s'incorpore <sup>15</sup> » comme l'altérité de ce qui se dit <sup>16</sup> de l'Autre.

8. J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séminaire inédit, leçon du 19 mars 1974.

9. Cf. J. Lacan, *Le Désir et son interprétation*, séminaire inédit, leçon du 27 mai 1959.

10. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, op. cit., p. 284.

11. *Ibid.*, p. 288.

12. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 224.

13. *Ibid.*

14. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, op. cit., p. 320.

15. *Ibid.*

16. *Ibid.* Cf. p. 318.

Freud avait déjà reconnu l'existence d'une identification précoce, anobjectale, où « père et mère <sup>17</sup> » n'étaient pas encore différenciés. L'incorporation, caractéristique du stade oral, convoque les toutes premières relations entre la mère et l'enfant. Lors de la tétée, l'enfant ingère plus que du lait, une soustraction... Il incorpore dans le corps organique le corps du symbolique articulé aux coupures, il incorpore *père et mère*, une *voix lactée*.

La mère laisse donc dans l'objet voix chu de l'Autre à la fois la marque du Père comme pure métaphore et la trace d'elle qui n'est pas prise dans le symbolique. Il y aura toujours quelque chose de réel qui résonnera de cette mère-là.

### **Voix chez l'enfant**

C'est peut-être autour de ce point que la question se complique dans la clinique avec les enfants, parce qu'ils sont pris dans un lien étroit avec leur famille. À ce titre, Lacan écrit dans « Note sur l'enfant » que l'enfant doit y trouver la transmission d'un désir qui ne soit pas anonyme, c'est-à-dire que la mère marque les soins qu'elle apporte à son enfant, même s'ils sont manquants, d'un intérêt particularisé ; et que, en tant que son nom, le père est le vecteur d'une incarnation de la Loi dans le désir <sup>18</sup>. Comment se joue la question de la voix dans la clinique ? Comment la localiser ? L'enfant entend-il la loi... ou des voix, et quelle voix ?

*Je reçois Arthur, 6 ans, parce qu'il a des tics et des cauchemars depuis l'âge de 4 ans. Il confie, lors d'une séance, qu'il a entendu une voix dans sa tête, apparue en même temps que les tics. La voix est énervante, l'oblige et lui donne des ordres : « Mange une crêpe, prend des carrés de chocolat et mets-les au four... Essaie [là Arthur contrefait sa voix]... Dis des gros mots, va dehors... » Il ajoute qu'il essaie de ne pas l'écouter.*

La voix est apparue suite à une scène entre sa mère et sa petite sœur cadette née quand il avait 4 ans. Arthur a été traumatisé par les cris de sa mère contre sa sœur qui hurlait. Il avait déjà confié la peur que lui inspirait sa mère quand elle était en colère, jusqu'à craindre

17. Quand Freud évoque le surmoi, il utilise essentiellement le terme de « parents ».

18. Dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 373.

qu'elle les tue, lui et sa sœur. Il avait aussi évoqué des rêves où il perdait sa sœur, ses envies de lui faire du mal. Même s'il s'en empêchait, il l'avait pourtant griffée parce qu'elle était « énervante », comme la voix.

La voix chez Arthur qui témoigne de désirs défendus ordonne brave l'interdit et le terrifie. La mère est menaçante parce qu'elle est punitive mais aussi parce qu'il y a quelque chose qui serait bien du côté de la voix maternelle et qui concerne sa structure. La mère a depuis commencé un travail analytique. Arthur, lui, a pu faire sa propre demande. Car la voix dont il précise qu'elle est peut-être celle de sa mère ou de sa sœur masquerait un fantasme fratricide à l'endroit de cette dernière. La voix semble bien située du côté de la névrose.

Mais si la voix n'a pas surgi comme objet petit *a*, qu'est-elle pour le petit sujet ? « Il faut, dit Lacan, rattacher le noyau de la psychose à un rapport du sujet au signifiant sous son aspect le plus formel. »

*Je rencontre Sam, 4 ans et demi, à l'école maternelle où j'exerce comme psychologue. J'entendais souvent une voix insistante, voire pénible, qui interpellait sans cesse une collègue ou moi-même dans la cour. C'était la voix de Sam. Quand je le reçois, il parle de la voix d'un bonhomme rouge qui lui parle dans la tête et lui donne des ordres. Sam ajoute : « J'ai cru que j'étais une lettre. [...] Tu sais chez moi j'ai entendu une voix [...] Je la reconnais. C'est un monsieur, il croit que je suis son copain. [...] il est aveugle... il m'embête plus il est dans le ciel. [...] il veut pas arrêter. Il dit de dire des gros mots. »*

Sam est confus : parfois c'est lui qui parle, parfois la voix, parfois le bonhomme. Il se rend bien compte du caractère étrange de ces voix, de la présence énigmatique du bonhomme sans pourtant remettre en doute ces phénomènes. « Tu sais y a toujours quelque chose qui ne va pas dans ma tête, le bonhomme rouge il dit : Je préfère manger ton cerveau. [...] Je l'entends juste dans ma tête. Il a une bouche bizarre même quand il sort le matin de ma tête, il vient pour manger mon cerveau, il veut nager dans mon cerveau. »

Au fil des entretiens, les troubles du langage vont devenir patents. Il dira par exemple : « Je suis vraiment... vraiment impossible de travailler », il utilisera le néologisme de « bruyages », qu'il

compare à du sang quand il entend des bruits qui l'empêchent de dormir. Quand je lui demande pourquoi il bouge sans arrêt, il répond : « J'ai la tête qui tourne. [...] Là dans ma tête j'ai le cerveau qui tourne », et il tourne en effet dans la pièce, prenant probablement le signifiant au pied de la lettre. Les injures deviennent très fréquentes, signant, comme le rappelle Lacan, « une rupture du système du langage <sup>19</sup> ». Sam enfin marque ses phrases d'un « Mon père » omniprésent. Est-ce une tentative de faire exister quelque chose du père ou la présence de la coupure qui cherche à se produire du fait même de la structure du signifiant ?

Existerait-il d'ailleurs quelques hallucinations qui mettraient en scène ce « Mon père » quand Sam dit : « Mon père il parle trop de moi [...]. Tu l'entends ce bruit derrière la porte... Encore un monsieur qui m'embête [Sam ouvre la porte et crie] Mon père ! Il est toujours invisible. » Une autre fois, il dira : « Il a rien comme outil mon père. Mon père il est maboul. [...] il a changé de tête. » D'ailleurs, nous remarquons par moments une confusion d'identité entre lui, « Mon père » et le bonhomme rouge.

Qu'entend Sam ? Lacan affirme que la voix concerne le rapport du sujet au langage. Ce qui est réellement entendu dans l'hallucination n'est pas du côté du sonore, « c'est la réalité qui parle », dit Lacan. Sam ne dit pas : « J'ai la sensation que le bonhomme me parle », il lui parle. L'enfant déclare : « Le bonhomme rouge... il existe », une autre fois surgira même un : « Tu peux fermer ta gueule... Je le crois pas, il me le dit. » Ce qui revient et se fait entendre du dehors, c'est l'extériorité du signifiant, signant que le Nom-de-Père est exclu au lieu de l'Autre. Sam ne s'entend pas, il entend un autre petit autre, sa double. « Le bonhomme rouge, il ressemble à moi », dira-t-il. Le bonhomme rouge convoque non pas l'Autre barré mais un Autre jouisseur qui fait agir Sam et le fait parler. Peut-on situer les voix de Sam du côté de la pulsation quand il entend les signifiants déchaînés ?

Quelques mois plus tard, Sam confiera : « Moi je sais pas pourquoi ? Je sais pas si on a le droit, pas le droit. Pourquoi tu t'appelles Nadine ? Je ne comprends pas ce qu'elle dit ma maîtresse. » Il ajoute avec précision : « Maman, je sais pas si elle me parle. Elle parle pas très bien mais je comprends pas ce qu'elle me dit. Je comprends que

19. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses*, Paris, Seuil, 1981, p. 67.

"mon père". Mon père je l'entends, "ma mère" non. » Sam parle peu de sa mère, peut-être parce qu'elle n'est pas du côté de l'hallucination. Lors d'un jeu de cache-cache, il l'appellera pourtant une fois et dira : « C'est la colle ma mère. »

Si en effet la voix n'a pas été médiée par le Père en tant que Nom, Sam réaliserait-il, je cite Lacan, « la présence [...] de l'objet *a* dans le fantasme <sup>20</sup> » qui concerne la subjectivité de la mère ? Serait-il l'objet voix de la mère ? Que signent ses appels dans la cour ? un « se faire entendre » ? ou le bruit de la voix qui n'a pas subi d'extraction de jouissance ?

Il dira un jour que les *bruyages* le réveillent et l'embêtent avec des... Il nomme alors son nom de famille, qui est celui du père et aussi celui du nom de jeune fille de la mère. Les voix indiqueraient-elles une forclusion du côté du nom de famille ? Sam situera précisément l'arrivée du bonhomme et des voix : « J'étais en Afrique, là où il y avait ma grand-mère <sup>21</sup> [paternelle]. Tout d'un coup, j'l'ai eu dans ma main et après il est venu dans ma tête. [...] Je l'ai vu conduire ma tête, mais j'ai pas de volant, moi. J'avais rien fait et il rentre dans ma tête. [...] C'était trop tard. »

Quelques mois auparavant, lors d'une sortie, Sam s'est précipité sur un manège qui tournait. L'enfant porte le prénom du frère aîné de son père, frère mort à 13 ans. Le père dira : « Il m'a porté dans ses bras quand j'étais petit. J'ai voulu continuer de le faire vivre. » La mère de Sam n'a toujours rien confié de son histoire. Le père a accepté que l'enfant rencontre un analyste.

## Conclusion

Nous dirigeons les séances avec les enfants comme nous le faisons pour tout sujet, en questionnant le rapport du sujet au signifiant. Seulement, nous menons parallèlement avec les parents des entretiens souvent délicats, qui ont en général pour conséquence de remuer quelque chose dans leur vie psychique (ce qui a été le cas pour la mère d'Arthur et le père de Sam) et ont également pour

20. J. Lacan, « Note sur l'enfant », dans *Autres écrits*, op. cit.

21. « Pour obtenir un enfant psychotique, il y faut au moins le travail de deux générations, lui-même étant le fruit de la troisième. » J. Lacan, « Allocution sur les psychoses de l'enfant », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 362.



conséquence d'avoir un impact sur l'enfant. Nous nous demandons justement si les enfants qui entendent des voix (et ce quelle que soit leur structure) n'indiquent pas la présence d'une voix réelle du côté de la psychose, voire une place particulière de cet objet dans la constellation familiale.

Quoi qu'il en soit, il peut y avoir confusion entre la contrainte des voix hallucinatoires et l'impératif de la voix surmoïque, et chez Arthur comme chez Sam la voix sature la pensée. Seulement, chez Sam, elle témoigne que les signifiants ne sont pas pris dans la métaphore paternelle. La voix extérieure envahissante qui s'accompagne d'hallucination visuelle atteste d'un accident dans ce registre. Chez Arthur, l'évocation de la voix intérieure a permis de laisser entrevoir le fantasme menaçant qui le concerne tout en désignant quelque chose du côté de la mère qui l'angoisse. La voix couvrirait-elle le manque dans l'Autre ?



## **REP : Réseau enfants et psychanalyse**

---



Daisy Marie Selin

## Le diagnostic de structure clinique chez l'enfant

« Aujourd'hui le réel m'est entré dans la  
bouche et le silence avec. »

Christian Bobin, *Mozart et la pluie*.

L'enfant arrive très souvent en consultation avec des symptômes qui se cristallisent sur les difficultés d'apprentissage de la langue et de l'écriture comme trace ; au fond, l'enfant est porteur de cette question au fondement de l'être, à savoir ce qu'il en est des rapports du langage et du corps

Cette question est portée à son point le plus énigmatique par le sujet autiste. En effet, à celui qui accepte de ne « pas reculer devant l'autisme » se pose la question de la marque du signifiant chez le sujet autiste. Cette question ne va pas sans devoir distinguer psychose d'autisme dans le champ plus vaste de la psychose infantile : telle est la question que j'ai souhaité travailler au sein d'un groupe du Réseau enfants et psychanalyse se soutenant du désir de mettre au travail la question du diagnostic chez l'enfant.

L'autiste semble souffrir de tout ce qu'il entend à tel point qu'il se bouche souvent les oreilles, comme s'il ne voulait rien savoir de notre condition d'être parlant. Il semble être déposé là parmi nous, venu d'ailleurs, séparé de nous par une frontière invisible, tout entier absorbé, avalé dans un silence innommable, parfois ponctué de bruissements et de vagissements.

Le sujet autiste est celui qui met en ruine les fonctions les plus rudimentaires du langage dont dispose le sujet psychotique. Ce faisant, il vient questionner nos évidences communément admises par

la majorité des êtres parlants, « parler et avoir un corps », il vient renverser nos repères quant à ce que parler veut dire et ce que c'est qu'avoir un corps, nous confrontant aux îlots les plus reculés de notre ignorance.

Or, la clinique des autistes nous enseigne ceci que la parole peut être un morceau de miracle et que l'informe de l'organisme humain peut ne pas prendre forme de corps et même pas de corps imaginaire.

Que veut donc dire parler ? Apprend-on à parler au sens d'un apprentissage ? La langue vient au petit homme dans le murmure d'amour intime du corps à corps avec sa mère, c'est dans cet espace d'intimité où sa mère lui parle, touche son corps de chair, le nomme d'amour qu'elle l'appelle au langage, passeport pour la communauté humaine. « *Le parlêtre* adore son corps, dit Lacan, parce qu'il croit qu'il l'a. En réalité, il ne l'a pas, mais son corps est sa seule consistance, consistance mentale bien entendu, car son corps fout le camp à tout instant. Il est assez miraculeux qu'il subsiste durant le temps de sa consommation [...] <sup>1</sup>. »

Ce « fout le camp à tout instant », nous le voyons de manière très sensible dans la clinique avec les sujets autistes, pour qui la masse corporelle ne tient pas, ne prend pas même, pourrait-on dire à la manière d'une plante qui ne prend pas racine. Il n'y a rien qui fasse tenir ces corps mous, hyperlaxes, mutilés, arrachés, troués, comme pour vérifier qu'il y a bien là matière à évider, à mortifier, comme pour vérifier qu'il y a là-dessous quelque chose du vivant qui se meut. Le corps du sujet autiste serait-il ce corps matière réduit à sa matérialité, son réel pur ? ce corps non soumis aux lois du signifiant, à savoir le corps organisme ?

Ce qui est très remarquable et attire beaucoup l'attention, c'est cette apparente insensibilité à la douleur, à la sensation même, comme cet enfant qui pousse des cris gutturaux en signe de refus quand un adulte lui demande de mettre son manteau alors qu'il fait moins deux degrés dehors ou encore cet autre qui se met pieds nus à jouer dans des flaques d'eau gelées... Les petits autistes sont-ils bombardés de perceptions qui ne peuvent se transmuier en sensations ? Sont-ils tout entiers corps de douleur ou ne sont-ils que de

1. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 66.

petits organismes vivants sans éprouvé corporel, car peut-on parler de corps chez le sujet autiste ?

Cependant que l'homme de nos sociétés occidentales est souvent très préoccupé de son corps, l'autiste, lui, est un sujet hors corps, même, pourrait-on dire, dans un *a-corps* obligé. Cet *a-corps* obligé de l'autiste semble être un fait de structure, fait de réel dans son impossible à parler, impossible à traiter par le langage. L'*a-corps* a un malheur particulier, singulier, celui de ne pas partager la langue des vivants, de n'appartenir à aucune paroisse.

Mais qu'est-ce donc qu'avoir un corps et de quelle manière l'habiter ? Un corps pour quoi faire et qu'en faire ?

De Freud à Lacan, la question du moi comme se superposant à celle du corps insiste. Le moi est-il le corps ? Avec son stade du miroir, Lacan affirme que le corps est d'abord l'image du corps propre et que celle-ci est concomitante de la formation du moi. Avant le stade du miroir, pas de moi unificateur, juste des morceaux organiques de corps éparés qui ne constituent pas encore Un corps.

L'image spéculaire fait continuité dans la forme de cette discontinuité du corps, elle vient habiller le corps d'un vêtement unique et singulier. Elle le pare d'un habit plus ou moins bien cousu, plus ou moins élégant, on pourrait dire que dans une certaine mesure elle sert de première étoffe au sujet à venir. Elle est sa consistance première. L'image est donc un habit pour le corps au sens où elle est ce qui donne à l'organisme devenu corps sa singularité, sa marque propre et familière, qui fait que l'on se reconnaît dans son image mais qu'aussi on s'en distingue. Elle est ce lieu où le corps viendra se loger.

Or, là encore la clinique nous enseigne que le sujet autiste est resté au stade du préréflectif. Il est celui pour qui le stade du miroir n'est pas advenu. Ce moment fondamental s'articulant sur la discontinuité entre le « se vivre morcelé » et le « se voir entier dans le miroir » pour augurer d'une certaine continuité d'un « je » à venir n'a pas eu lieu pour le sujet autiste, pourrait-on dire qu'il est forclus ? Avons-nous affaire à la même forclusion dans la psychose et dans l'autisme, puisque le sujet autiste, lui, ne parle même pas une langue qu'il ignore – il l'entend, en saisit le sens mais ne parle guère ?

L'autiste est sans Autre et sans destinataire. Alors que le paranoïaque s'abrite dans ces îlots de certitude et que tout lui parle,

pendant que le schizophrène s'interroge et interroge sur le point d'origine, l'autiste, lui, semble être resté nu, livré tout entier sans aucune barrière de la langue à la jouissance de l'Autre.

Contrairement au sujet psychotique, il semble qu'il n'y a pas de consistance imaginaire, pas d'image du corps permettant l'instauration d'un lien aux objets du monde fondé sur un rapport spéculaire, que Lacan écrit a — a'. Le sujet autiste est celui qui n'a pas d'image de son corps propre, cette image est pour lui une ombre parmi les ombres, n'exerçant sur lui aucun attrait, aucune captation ; il ne la trouve pas ne la cherchant pas, il ne la reconnaît pas ne la connaissant pas.

Y a-t-il un désir désert de la mère auquel viendrait répondre la position autiste du sujet, qui se caractérise par ce refus radical d'être au monde ? Le sujet autiste est celui pour qui le miroir comme la langue sont demeurés tout à fait opaques.

Si avec Lacan nous soutenons l'idée selon laquelle ce qui fait pour tout sujet commencement est ce moment où le bruissement de la langue se transmue en chaîne signifiante et que le corps de l'être ne se construit qu'à incorporer le langage, que dans un certain jeu amoureux avec la langue, alors on peut peut-être affirmer qu'il est celui pour qui l'histoire n'a pas commencé.

Et si nous n'avons pas affaire à un corps structuré comme tel, sans greffe de signifiants, cela vient à poser une autre question, qui celle de « la consistance de l'inconscient » chez le sujet autiste. En effet, si l'inconscient est structuré comme un langage, qu'en est-il de cet inconscient chez un sujet où le langage est réduit à ce point zéro de la parole ? De quelle manière donc le sujet autiste compose les partitions de sa jouissance et compose avec cette jouissance folle ?

Le corps du sujet autiste serait-il un corps cadavre, mort de langage, plein du réel de la matière, déserté de tout imaginaire et de tout narcissisme, tantôt marionnette de chiffon remise aux mains d'un Autre à qui il parle la langue du réel, tantôt forteresse vide hanté par le silence des morts ?



## Chronique

---



## Claude Léger

Ce mois-ci, ma chronique pourrait s'intituler « Trifles ». L'idée m'en est venue, durant mon trajet quotidien, en parcourant à loisir, du regard, car je roulais au pas, les façades des immeubles riverains, pour constater le nombre incroyable de mots anglais qui s'affichaient aux devantures et sur les placards publicitaires – ce qu'on appelait naguère : des réclames. Enfin, de l'anglais, c'est beaucoup dire ! La plupart consistaient en des monosyllabes, dans le genre de celles qui scandent la roue de Deming, credo de la démarche évaluatrice : « Plan, Do, Check, Act », qu'il faut répéter en boucle, comme un mantra.

Dans la liste des monosyllabes anglaises qui se sont insidieusement infiltrées de ce côté-ci du Channel, il y a « top ». Ne dit-on pas couramment : « Il est au top », et même « au top-top », lorsque la célébrité est montée d'un cran, pour atteindre, peut-être un jour, le *Top Ten*, dans l'espoir de ne pas redescendre trop vite au *Ground Zero*.

Cela me rappelle le stade du miroir et ce qui se passa en juillet 1936 à Marienbad – autant dire que ce n'était pas l'année dernière. Lacan revenait, encore dix ans plus tard, sur une anecdote qui avait été assez cuisante : « J'en ai fait [du stade du miroir] une communication en forme au congrès de Marienbad en 1936, du moins jusqu'à ce point coïncidant exactement au quatrième top de la dixième minute, où m'interrompt Jones qui présidait le congrès en tant que président de la Société psychanalytique de Londres [...] <sup>1</sup>. »

Les plus jeunes ne savent peut-être pas que la TSF, la radio nationale, diffusait l'heure officielle grâce à l'enregistrement d'une voix masculine, monocorde et métallique, qui égrenait : « Au quatrième

1. J. Lacan, « Propos sur la causalité psychique », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 184.

top, il sera zéro heure, zéro minute et zéro seconde. » S'ensuivait alors le claquement sec de ces fameux quatre « tops ».

Plus tard, on s'intéressa aux « bips », qui nous parvenaient du Spoutnik, comme s'il s'agissait d'une voix venue d'au-delà de tout ce qui était imaginable. Aujourd'hui, on vous répond couramment au téléphone : « Ne quittez pas, je vais le biper ! » Le « bip » est donc non pas une onomatopée anglo-saxonne, mais un reliquat de la Guerre froide.

Un ami m'a confié que, en lisant récemment « Des nouvelles de l'"immonde" », il avait pensé à Perec. J'ai reçu sa remarque en rougissant un peu, mais je décèle derrière la référence à ce petit livre que personne n'a oublié, car il est devenu un paradigme stylistique, avec son allure performative : *Je me souviens*.

Bon. Revenons aux monosyllabes anglaises. J'ai en mémoire – variante de : je me souviens – une explication sur la brièveté de nombreux mots de cette langue. J'en ai oublié la source mais ce serait lié à l'usage maritime, si important en Angleterre. Des mots courts pour ordonner des gestes précis sans perte de temps : *Set the sail !* et que ça saute ! Rien d'étonnant à ce qu'on lise à nos carrefours : *Quick ! Gap !* C'est toujours Trafalgar. *Game over !* Notre belle langue française est attaquée à bâbord et à tribord. Notre princesse de Clèves elle-même subit les derniers outrages.

On comprend que Lacan, qui avait fait du français « la langue qui m'est amie, d'être mie(nne) », mais dont il faut bien dire qu'il lui en faisait voir de toutes les couleurs, ne se soit pas privé, à Yale University en 1975, de rappeler que le docteur Ernest Jones, Gallois pète-sec, avait dit que « les Anglais, grâce à la bifidité de leur langue (de racine germanique et de racine latine), pouvaient, passant d'un registre à l'autre, tamponner les choses : ça sert à ce que ça n'aille pas trop loin. [À l'inverse] c'est l'équivoque, la pluralité de sens qui favorise le passage de l'inconscient dans le discours <sup>2</sup> ».

Sans doute Lacan n'avait-il pas oublié que Jones ne l'avait pas laissé aller « trop loin » à Marienbad, raison qui l'avait décidé à aller voir de plus près ce qui se déroulait aux Olympiades, à Berlin : « [...] je pris congé, soucieux que j'étais d'aller prendre l'air du temps,

2. J. Lacan, « Yale University. Entretien avec les étudiants », *Conférences et entretiens dans des universités nord-américaines, Scilicet*, n° 6-7, 1975, p. 32-37.

d'un temps lourd de promesses <sup>3</sup> ». Voyez comme Lacan aime jouer avec sa mie. Il aurait pu platement écrire : « lourd de menaces », tandis que les promesses, celles du Un, du *Ein Volk, Ein Führer*, sonnent tellement plus juste.

N'empêche que Lacan ne s'est pas privé, au moins une fois, de faire un lapsus en anglais. Il fallait bien qu'il se l'offrît, cette irruption, même si, comme l'écrivit Derrida – je laisse de côté les aventures Lacan-Derrida, *La Lettre volée et tutti quanti* – « on ne parle jamais qu'une seule langue. On ne parle jamais une seule langue <sup>4</sup> ».

Voici le cœur de l'anecdote, telle que Lacan la livre dans son séminaire ...*Ou pire*, le 9 février 1972 : « [...] j'avais d'abord proposé, comme ça, au téléphone, à la personne, qui, Dieu merci, m'a corrigé : "*I bowled over*" [...]. *Bowl*, c'est la boule. Je suis donc boulé, je suis comme un jeu de quilles tout entier quand une [...] boule le bascule. Vous m'en croirez si vous voulez, ce que j'avais proposé au téléphone, [...] c'était "*I'm blowed over*". Je suis soufflé. Mais c'est naturellement complètement incorrect, car [...] *blow*, ça fait *blown* [au participe passé], ça fait pas *blowed*. Donc, si j'ai dit *blowed*, est-ce que ça n'est pas parce que sans le savoir, je le savais que c'était *bowled over* ? Là, nous entrons dans le lapsus, c'est-à-dire dans les choses sérieuses <sup>5</sup> ».

De quoi est-il question dans cette leçon d'...*Ou pire* ? Eh bien, de la structure tétradique du discours : destinataire, destinataire, message et code – je te *demande* de me *refuser* ce que je t'*offre*... parce que c'est pas ça. « [...] c'est à dénouer chacun de ces verbes de son nœud [borroméen] avec les deux autres que nous pouvons trouver ce qu'il en est de cet effet de sens en tant que je l'appelle l'objet petit *a* <sup>6</sup> ».

Rien de possible sans le code, même si l'esclave-messenger a la *bowl* à zéro : « [...] il n'y a pas ce qu'on appelle vaguement le code, comme s'il n'était là qu'en un point ; la grammaire fait partie du code, à savoir cette structure tétradique que je viens de marquer comme étant essentielle à ce qui se dit <sup>7</sup> ». Et Lacan d'ajouter : « [...] ce n'est

3. J. Lacan, « La direction de la cure », dans *Écrits*, op. cit., p. 600.

4. J. Derrida, *Le Monolinguisme l'autre*, Paris, Galilée, 1996, p. 21.

5. J. Lacan, ...*Ou pire*, séminaire inédit, leçon du 9 février 1972, édition ALI, p. 66-67.

6. *Ibid.*, p. 73.

7. *Ibid.*, p. 69.

pas pour rien qu'elle est employée dans la poésie <sup>8</sup> ». En effet, ce n'est pas pour rien :

« [...] car il y avait un grand dîner de têtes et chacun s'était fait celle qu'il voulait.

L'un une tête de pipe en terre, l'autre une tête d'amiral anglais ; il y en avait avec des têtes de boule puante, des têtes de Gallifet, des têtes d'animaux malades de la tête, des têtes d'Auguste Comte, des têtes de Rouget de Lisle, des têtes de sainte Thérèse, des têtes de fromage de tête, des têtes de pied, des têtes de monseigneur et des têtes de crémier » (Jacques Prévert, *Tentative de description d'un dîner de têtes à Paris-France*, 1931 <sup>9</sup>).

Le général Gallifet pouvait bien porter plusieurs têtes, lui qu'on surnomma d'abord « le beau sabreur », puis « le don Juan au nombril d'argent », avant de devenir « le boucher de la Commune ». Nous préférons, quant à nous, les têtes de sainte Thérèse, en tout cas celle que lui avait faite Gian Lorenzo Bernini et qui a retenu Lacan dans *Encore*, soit peu après sa découverte du nœud borroméen, lequel lui arriva de Georges T. Guilbaud « comme une bague au doigt ». On se souvient (encore !) que c'est l'emblème de la famille Borromée, dont le membre le plus célèbre fut Charles, contemporain de sainte Thérèse et auteur des fameuses *Instructions aux confesseurs*. Deux faces de la Contre-Réforme : les extases de la sainte et la chasse aux sorcières.

Mais que sont devenus les petits mots anglais dans tout ça ? Rassurons-nous ; ils ne sont pas très loin, à chaque carrefour... Sauf bien entendu s'il s'agit de faux amis qui vous font disparaître en un rien de temps, tout comme ce boulanger – ou était-ce un meunier ? – qui avait pris un *Boojum* (Lacan, facétieux, en avait fait un *Bout d'oulm*) pour un *Snark* <sup>10</sup>. Encore un coup du révérend Dodgson : la fin justifie... le début.

26 février 2010

8. *Ibid.*

9. J. Prévert, *Paroles*, Paris, Gallimard, nouvelle édition, 1956, p. 9.

10. L. Carroll, *La Chasse au Snark*, édition bilingue, Paris, Aubier-Flammarion, 1971. Lewis Carroll écrivit ce « délire en huit épisodes ou crises » à partir de la fin, intitulée « La disparition » : c'était bien un précurseur de l'Oulipo.



---

# Bulletin d'abonnement

conjoint *Mensuel* et *Agenda*, pour 9 parutions par an

---

Nom :

-----

Prénom :

-----

Adresse :

-----

-----

Tél. :

-----

Mail :

-----

Je joins un chèque de 70 € (dont 10 € de participation aux frais d'expédition)

à l'ordre de Mensuel EPFCL, 118 rue d'Assas 75006 Paris

Vente du Mensuel au numéro : 7 €

• excepté pour les numéros spéciaux : 10 €

n° 12 - Politique et santé mentale

n° 15 - L'adolescence

n° 16 - La passe

n° 18 - L'objet *a* dans la psychanalyse et dans la civilisation

n° 28 - L'identité en question dans la psychanalyse

n° 34 - Clinique de l'enfant et de l'adolescent en institution

EPFCL, 118 rue d'Assas, 75006 Paris - Tél. 01 56 24 22 56

---

Pour contacter le comité éditorial

et les auteurs, écrire à :

EPFCL, 118 rue d'Assas, 75006 Paris

Tous les anciens numéros du mensuel  
sont archivés sur le site de l'EPFCL-France  
[www.champlacanianfrance.net](http://www.champlacanianfrance.net)